

Patrick Rebierre

La raffinerie de la rue Achard.

Bordeaux.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-9444-2

© Patrick Rebierre.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE.

Connue, dès la plus haute Antiquité dans le golfe du Bengale ou les bassins du Gange et de l'Indus, la canne à sucre, une plante d'abord sauvage puis cultivée, est utilisée et appréciée pour son goût suave et sucré. Nous apprenons par de très anciens poètes qu'en Inde, il était reconnu au sucre une origine divine et de nombreuses vertus. Nous savons aussi que le sucre était apprécié des Chinois, plusieurs millénaires av. J.-Christ.

Vers 330 av. J.-C., Alexandre le Grand découvrira, en conquérant la Perse, « le roseau sucré qui donne du miel sans le secours des abeilles ».

Au cours du 1^{er} siècle apr. J.-C., Pline l'Ancien l'évoque en ces termes : « c'est un miel recueilli sur des roseaux. Il est blanc comme la gomme, cassant sous la dent, les plus gros morceaux sont comme une *aveline* ».

Toutefois, il sera seulement employé en médecine à ce moment-là.

Sa forme solide, nouvellement obtenue, a facilité son transport en caravane et le sucre a rapidement gagné les ports de la Méditerranée. La Grèce et l'Empire romain en font alors grand usage, à la fois comme produit de luxe et comme médicament.

Quelques siècles plus tard, les Arabes envahissent l'Asie. Ils en rapportent la canne à sucre, qu'ils tentent d'acclimater dans tous les pays méditerranéens qu'ils occupent. Dès lors, sa culture se répand : en Égypte, dans la vallée du Nil ; en Palestine, le long du Jourdain. Puis, elle gagne la Syrie, l'Afrique du Nord, Chypre, Rhodes, les îles Baléares et l'Espagne du Sud.

Cependant, le sucre demeure quasiment méconnu en Europe. Il restera, durant quelques siècles, l'un des produits exotiques rares que seuls reçoivent les cours royales et quelques apothicaires approvisionnés par les caravanes venues d'Orient.

Ce n'est qu'avec les croisades, à partir du XII^e siècle, que l'Occident du Moyen Âge va connaître le sucre, qui est alors à la fois épice,

médicament et monnaie d'échange. Les Croisés découvrent, dans leur périple, les cultures de canne à sucre de Syrie et de Palestine : ils rapportent l'herbe précieuse, l'implantent en Grèce, en Sicile et dans le sud de la France. Le sucre se trouve alors en forme de pains, plus ou moins réguliers. Il est aussi réduit en poudre et sa consommation s'accroît très rapidement.

Les besoins s'amplifiant, le commerce du sucre se développe et les marchands de Venise, qui détiennent le quasi-monopole du commerce avec l'Orient, font de leur ville la capitale sucrière de l'Europe : les marchands vénitiens vont chercher le sucre venu de l'Inde à Alexandrie, le rapportent à Venise où ils le traitent et le purifient, donnant ainsi naissance, au milieu du ^{xv}^e siècle, à l'industrie européenne du raffinage.

Conditionné en pains, le sucre est alors expédié dans toute l'Europe.

Dès le ^{xv}^e siècle, les Portugais et les Espagnols développent avec succès la culture de la canne à sucre dans leurs territoires de Madère, des îles Canaries et du Cap Vert.

Lorsque Vasco de Gama découvre le cap de Bonne Espérance en 1497, pointe sud du continent africain, il ouvre la route des Indes aux navigateurs portugais qui vont bientôt concurrencer les Vénitiens dans le commerce du sucre. Lisbonne devient, à son tour, un grand centre de raffinage et fournit une grande partie de l'Europe en sucre.

Pourtant c'est avec la découverte de l'Amérique que la production de sucre prend de l'extension : Christophe Colomb installe à Saint-Domingue¹ (Grandes Antilles) des plants de canne à sucre issus des Canaries, dès son second voyage en Amériques (de septembre 1493 à juin 1496). Vers 1505, cette île fabriquera pour la première fois son propre sucre.

C'est alors le début d'une production prospère et lucrative. L'impulsion est donnée : toutes les nouvelles terres, colonisées au cours du ^{xvi}^e et tout au début du ^{xvii}^e siècle, vont entreprendre la culture de la canne à sucre et le Mexique, le Brésil, le Pérou s'y consacreront aussi. Un récit de voyage datant de 1620 nous confirme que la canne à sucre est aussi cultivée au Chili, au Venezuela, en Colombie, en Équateur et au Paraguay ; pays qui possèdent tous leurs « moulins à sucre ».

Dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, la culture de la canne à sucre va s'intensifier avec son introduction aux Antilles (îles de Guadeloupe et

¹ Saint-Domingue (ville) est aujourd'hui la capitale et le principal port de la République dominicaine. Fondée en 1496, par son frère Bartolomé Colomb, elle est la plus ancienne cité des Indes occidentales (Caraïbes).

Martinique) où sa production connaît une expansion considérable, mais engendre, en *corollaire*, l'esclavagisme et le « commerce d'ébène » (la traite des noirs), qui assurent aux plantations la main d'œuvre qu'elle ne trouve pas sur place.

À l'avant-veille de la Révolution, la France est à la première place européenne pour le raffinage et le commerce du sucre, qui se développe dans les principaux ports : Rouen, Nantes, La Rochelle et Marseille. Le sucre qui nous provient des Antilles est, quant à lui, redistribué vers la Hollande, en Allemagne, jusqu'en Scandinavie.

Cependant, en 1789, la Révolution paralyse totalement le commerce français du sucre.

En 1792, la France se trouve à nouveau en guerre avec l'Angleterre, qui contrôle toujours les mers avec sa puissante flotte. Les échanges commerciaux avec les pays producteurs de sucre, entièrement tributaires du transport maritime, sont devenus impossibles et le sucre vient à manquer : il sera même rationné dès 1795.

La situation s'aggrave bien davantage, lorsqu'en 1806 Napoléon décrète le blocus continental, interdisant aux Anglais tout accès aux ports du continent. D'autre part, les îles françaises sont aux mains des Anglais et le sucre de canne en provenance des colonies n'arrive plus : c'est la pénurie dans toutes les villes d'Europe.

C'est alors que les chercheurs, incités par Napoléon, s'intéressent à l'idée de produire du sucre à partir de certaines plantes de nos latitudes...

Or, déjà, vers 1575, l'agronome Olivier de Serres marquait, dans son *Théâtre de l'agriculture*, un intérêt soutenu pour la betterave : « une espèce de *pastenade* est la betterave, laquelle nous est venue d'Italie il n'y a pas longtemps ; c'est une racine rouge assez grosse... Le jus qu'elle rend en cuisant, semblable au sirop de sucre, est très beau à voir par sa *merveille* couleur. »

Cent soixante-dix ans plus tard, le chimiste allemand Andréas Marggraf explique, dans un mémoire : « que la betterave à sucre ne contient pas seulement un produit analogue au sucre, mais du vrai sucre, du sucre complet, totalement égal au sucre bien connu de la canne. »

Pourtant, ce constat restera sans suite...

C'est alors qu'en 1786, le chimiste allemand Charles-François Achard (né d'un Français émigré), élève de Marggraf, reprend ses travaux : il réussit à extraire du sucre de la betterave et à le solidifier. Informé, le roi de Prusse s'intéresse à cette découverte et finance une première usine en Silésie. D'autres se créent en Bohême, puis dans la région parisienne, tant les travaux d'Achard sont populaires en Europe. Mais les résultats

restent décevants et le sucre de médiocre qualité. Au moment du blocus continental, l'empereur encourage les recherches sur la betterave sucrière, incite à sa culture en promettant, en récompense, des exonérations d'impôt. Les résultats sont rapides et probants : les fabriques de sucre se multiplient sur le territoire et les progrès réalisés dans la technique de fabrication font baisser de manière sensible le prix du sucre.

Le 2 janvier 1812, Benjamin Delessert, raffineur à Passy près de Paris, reçoit la Légion d'honneur des mains de l'empereur : il vient de présenter le premier pain de sucre de betterave.

La chute de l'Empire va interrompre ce fabuleux élan, donné à la production de sucre betteravier : c'est que le sucre des colonies, accumulé au fil des ans, arrive alors en quantité dans les ports français à nouveau libres d'accès. Ce qui fait que le cours du sucre de métropole s'effondre : la plupart des industriels, ruinés, ferment les portes des usines. Pourtant, cet *avatar* du sucre français est de courte durée : l'industrie sucrière métropolitaine reprend et poursuit son développement, avec des techniques qui se perfectionnent toujours davantage.

C'est alors, entre producteurs coloniaux et producteurs de métropoles, qu'une rude concurrence fait rage : elle suscitera des débats politiques passionnés. Malgré cette farouche rivalité, la production betteravière poursuit son extension et, en 1875, la France devient le premier pays européen producteur.

Au début du ^{XX}^e siècle, les luttes pour la conquête des marchés sont si âpres qu'une entente internationale s'impose...

Elle intervient en mars 1902 et réglemente les productions respectives de canne et de betterave. Cependant, la Première Guerre mondiale (1914-1918), dont les combats ont pour théâtre les grandes zones de production de betterave, porte un coup terrible au sucre de betterave : un nombre important de sucreries sont détruites, la matière première, le matériel et la main d'œuvre font cruellement défaut ; c'est la récession.

Dans le même temps, le sucre de canne voit sa production repartir à la hausse...

Le ^{XX}^e siècle verra se succéder de nombreux accords internationaux tentant, avec plus ou moins de réussite, de contrôler et de pacifier la production mondiale de ce produit, désormais de première nécessité, présent dans tous les foyers et dont le besoin croît nécessairement avec l'accroissement démographique mondial.

SOMMAIRE.

Préambule :	11.
Départ :	29.
Le retour à Bordeaux :	115.
La raffinerie (intro) :	145.
La jeune fille du troisième :	149.
La raffinerie (scène 1) :	161.
Bordeaux by night :	173.
La raffinerie (scène 2) :	195.
L'intérimaire :	219.
La raffinerie (scène 3a) :	227.
L'inconnue de la voiture-lit :	231.
La raffinerie (scène 3 b) :	243.
La petite blonde :	271.
Le mouton noir :	301.
Une journée à la plage :	315.
La raffinerie (scène 4) :	337.
La raffinerie — épilogue :	353.
Annexe. Définitions :	367.

PREAMBULE.

Samedi 7 avril 1973 : la soirée venait tout juste de commencer...

Nous roulions sur la RN 35 qui nous menait de *Saint-Dizier* [1], dans le 52, à *Bar-le-Duc* [2], dans le 54.

[1] *Saint-Dizier* est une sympathique localité de Haute-Marne où je suis basé depuis mon retour de Polynésie et après un court séjour à Mont-de-Marsan. En effet, l'une de mes missions fut d'accompagner, en tant que télémechanicien, le second Mirage IV qui stationna quelque temps sur la base d'Hao (un atoll situé au centre est de l'archipel des Tuamotu) pour des essais de largage de la bombe atomique lors de la campagne dans le Pacifique en juillet 1966 (opération Tamouré). Les habitants de la ville de Saint-Dizier se nomment, par choix et par destin, les Bragards².

Entre Terre et Der :

Simple bourgade, proche de la demeure seigneuriale vers le IX^e siècle, Saint-Dizier est devenue une ville fortifiée au XIII^e siècle, après sa fusion avec les villages de La Noue et de Gigny. L'expansion de la métallurgie a alors transformé, au fil des siècles, cette ancienne place forte en cité industrielle.

Les récents travaux de rénovation ont rendu à Saint-Dizier le charme des villes où il fait bon vivre. Chacun des quartiers, qui la composent, a cependant conservé son identité, qui transparaît au gré des promenades.

L'histoire de Saint-Dizier :

La plupart des historiens de Saint-Dizier attribuent le nom de la ville à la déformation du nom de saint Didier, alors évêque de Langres, décapité par les Vandales lors du *sac* (pillage) de la ville en 264. Une légende voudrait que les rescapés du massacre aient emporté, avec eux, la dépouille de l'évêque martyr et suivi la Marne (rivière) jusqu'au village

² Cette bizarre appellation remonterait au temps de la Renaissance où la bourgade, étant assiégée, se défendit avec tant de panache que ses villageois furent aussitôt surnommés les Bragards (déformation de braves gars.)

d'Olonne, où toutes ces reliques auraient été entreposées jusqu'à la récupération de Langres. Toutefois, rien ne permet de confirmer cette hypothèse, car le nom de Saint-Dizier n'apparaît que fort tardivement.

En effet, la première mention de saint Didier se trouve dans un acte de donation de 876, dont il est précisé « qu'il a été fait dans l'église, dont le vocable est Saint-Dizier, à Olonna, localité du Perthois dépendant de la puissance publique ». À ce moment-là, cette église correspond à un démembrement de la paroisse de Saint-Martin d'Olonne. Ensuite, la découverte de sarcophages mérovingiens, à proximité du château, suggère la présence d'un lieu de culte qui serait peut-être l'église de Saint-Dizier (mentionnée dans les textes). Mais aucune certitude n'est permise à ce sujet.

Quoiqu'il en soit, en 1136, un accord avec les moines de l'abbaye de Montier-en-Der nous apprend que la ville de Saint-Dizier était en train de naître.

L'accord en question porte sur les terres, dont les moines étaient désormais privés par cette implantation. Les seigneurs de Saint-Dizier (la famille de Dampierre) avaient, peut-être arbitrairement, résolu de bénéficier d'une implantation fortifiée (château fort). Dès lors, en 1202, la présence de l'église est signalée et, en 1228, la Charte d'affranchissement de la ville mentionne le devoir fait aux habitants de concourir à l'entretien des murailles du château. La famille de Dampierre, dont le premier représentant connu est Hilderant, qui avait pris femme dans l'illustre famille des comtes de Troyes, aurait donc été à l'origine de la fondation de la ville et de son développement ultérieur...

La charte de 1228 :

C'est dans la charte d'affranchissement accordée à la ville qu'apparaît pour la première fois le nom de Saint-Dizier ; c'est également elle, qui mentionne pour la première fois le château, dont l'entretien des murailles est à la charge des habitants.

Par cette charte, les habitants de Saint-Dizier cessent d'être une partie du patrimoine seigneurial pour acquérir la liberté. Mais il faut se garder de lire la charte comme un acte libérateur au sens contemporain : elle impose en effet, à tous les habitants de la ville, de nombreuses obligations et permet, entre autres exemples, au seigneur de leur abandonner l'entretien des fortifications.

En revanche, il est indéniable que, par cette charte, Guillaume II de Dampierre a voulu promouvoir une élite locale, les *échevins* (adjoints au maire au nombre de 13), et insuffler une liberté amenant la prospérité : à cet égard, elle constitue le point de départ de l'essor de la ville dans les

Préambule.

siècles suivants. D'ailleurs, les échevins sont très attachés au maintien de la charte, et plusieurs conflits survinrent à son propos. Ainsi en 1306, soit moins d'un siècle après la promulgation de la charte, Jean IV accorde, par exemple aux échevins, le droit de lever des impôts locaux pour régler les dettes de la commune tout en renonçant à la *taille casuelle* (voir en annexe, tous les termes non expliqués).

On peut signaler pour l'anecdote le commentaire de l'abbé Didier, historien de Saint-Dizier en 1897, qui exalte démesurément, dans cette charte, la piété des seigneurs de Dampierre, dont il conclut qu'elle constitue : « Un bel exemple pour ceux qui détiennent le pouvoir et gouvernent les hommes. »

Cette phrase n'est pas totalement innocente, dans le contexte des lois anticléricales de la 3^e République, et révèle l'évolution du regard qui peut être porté sur la charte.

Le siège de 1544 :

Le siège de 1544 est l'événement le mieux connu de l'histoire de Saint-Dizier. Il fut certainement l'un des temps forts de la campagne de 1542-1544 opposant Charles Quint à François I^{er}. La légendaire rivalité entre l'empereur et le roi de France remontait de très loin et s'était fait jour à l'occasion de l'élection de Charles à la tête de l'Empire en 1519 ; le roi François I^{er}, malgré les nombreux *subsides* versés aux électeurs, avait été défait par Charles Quint, aidé en cela par les banquiers Fugger, sans doute les plus puissants en ce temps-là.

La maudite lutte opposant les deux hommes avait notamment vu la capture de François I^{er} à la bataille de Pavie (1525). Puis, une alliance entre la France et la Turquie (pacha Soliman), destinée à contrer la puissance impériale (29 juin 1543), ne permet pas de gagner la 9^e guerre d'Italie, qui en comportera au total onze : de 1494, sous Charles VIII, à 1559, sous François II.

Cependant, suite à l'entrevue d'Aigues-Mortes et à la trêve de Nice, en 1538, les rapports s'étaient résolument détendus entre les deux adversaires : à telle enseigne que François I^{er} permit à Charles Quint de traverser la France, en 1539-1540, pour aller réprimer la révolte de Gand (Flandre-Orientale), lui évitant ainsi un long et périlleux voyage par la mer.

Pour autant, la rivalité des deux hommes n'avait pas cessé. Et l'assassinat de deux ambassadeurs français, par le gouverneur impérial du milanais en juillet 1542, servit de prétexte à la déclaration d'une nouvelle guerre...

La trêve, prévue pour dix ans, ne dura donc que quatre ans.

Le grand incendie de 1775 :

L'incendie qui détruit la majeure partie du centre de la ville en 1775 est, avec le siège de 1544, l'événement le plus connu de l'histoire de la ville ; ne serait-ce que parce qu'elle lui doit encore l'essentiel de sa physionomie actuelle (les vestiges du Saint-Dizier antérieur se réduisant à quelques bâtiments) ?

En 1775, la ville a déjà connu le feu à plusieurs reprises : un incendie a déjà détruit son hôtel de ville en 1743, et le dernier sinistre remonte à 1753, soit à peine vingt ans. Il faut dire que Saint-Dizier, à l'instar de la plupart des villes de l'époque, est composée de ruelles étroites et tortueuses bordées de maisons à pans de bois. Par conséquent, elle offre facilement une proie aux flammes, qui la ravagent dans la nuit du 19 au 20 août 1775, ne laissant quasiment aucune partie de la ville indemne, à l'exception notable de l'actuelle place Émile Mauguet, où la maison Parcolet constitue un témoignage de ce que pouvait être la physionomie des maisons de la ville avant le sinistre. Il semblerait que le feu ait pris en face de l'église, chez un boulanger nommé Lepot, et se soit ensuite propagé à la faveur du désarroi des habitants, surpris au beau milieu de la nuit. Une tradition locale voudrait que le boulanger ait surpris sa fille, rentrant tard dans la nuit, et l'ait frappée. Celle-ci aurait alors lâché la bougie qu'elle tenait à la main, provoquant ainsi le départ du feu. L'incendie s'étend alors rapidement, et ravage presque tout le centre-ville, malgré l'arrivée en hâte de pompes à incendie venues de Wassy, de Vitry-le-François ou de Bar-le-Duc. Il faut plusieurs jours pour venir à bout du brasier, qui a atteint une telle intensité : que les cinq cloches en bronze de l'église ont littéralement fondu, ainsi que les timbres du carillon. Mais la tour qui abritait l'ensemble et qui remontait à 1202 et aux *ineffables* seigneurs de Dampierre a été épargnée.

La panique, créée par la soudaineté et l'ampleur du sinistre, a été renforcée par le fait que les fortifications, qui ceinturent la ville, ne facilitent pas l'entrée et la sortie des secours et des habitants. Grignon, son célèbre maître de forges, témoigne avec effroi de l'ampleur de la catastrophe : « Le feu, les flammes, les masses de fumée qui s'élevaient par torrents impétueux... Le fracas, le tumulte, les cris des malheureux étaient si épouvantables et si horribles, que des femmes ont accouché de frayeur... »

Si les morts sont peu nombreux, au regard de l'intensité de l'incendie (deux femmes et un enfant), on compte en revanche plus de 500 personnes privées de logement, 85 maisons détruites. Le palais, la prison et la halle sont également détruits. Les dégâts sont évalués : à

Préambule.

1 127 000 livres, pour les maisons ; à 300 000 livres pour le mobilier et les marchandises. Fait extraordinaire, le gouverneur de la ville, Castéja, refuse aux sinistrés l'accueil des écuries, pourtant vides d'occupants. Plus étonnant, il semble qu'une partie des habitants de La Noue ait refusé de porter secours aux Bragards.

Après le drame, diverses parties envoient de l'argent à la ville : l'intendant donne près de 6 000 livres ; le duc d'Orléans, dont la famille possédait Saint-Dizier, donne 3 000 livres ; les fermiers généraux, 6 000 livres ; le roi Louis XVI, qui venait tout juste de monter sur le trône, 30 000 livres. La reconstruction de Saint-Dizier est confiée à l'architecte Colluel, qui lui donne l'allure qu'on lui voit aujourd'hui, l'organisant autour de deux grands axes (actuelles rues du docteur Mougeot et Gambetta), selon un plan quadrillé ménageant de larges espaces pour éviter le renouvellement d'une catastrophe qui avait été favorisée par l'étroitesse des rues.

La campagne de 1814 :

Au cours de la campagne de 1814, il se tient en réalité deux combats majeurs à Saint-Dizier, dont le deuxième marque l'ultime victoire de Napoléon au cours de cette campagne. Entre temps, la ville a changé sept fois de mains, se trouvant réellement au cœur de la bagarre et des batailles successives.

Le 18 janvier de l'an 1814, le feld-maréchal Blücher, commandant de l'armée de Silésie, marche sur Saint-Dizier à la tête de 85 000 hommes...

Le maréchal Victor, qui occupait la ville, en est chassé le 25 janvier après un court engagement : il se replie vers Hallignicourt. Le même jour, Napoléon, qui arrive à Châlons-sur-Marne, se trouve très contrarié de la perte de la ville, qu'il considère comme un point très important : il a, à ses côtés, Marmont et Ney ; il est décidé que l'on va reprendre Saint-Dizier le plus vite possible...

Le 27 janvier, à dix heures du matin, la troisième division d'infanterie du deuxième corps, commandée par le général Duhesme, soit 2700 hommes, ainsi que les 1 300 cavaliers du général Milhaud font route : ils marchent sur la ville en passant par le faubourg de La Noue. Du côté adverse, le général Landskoï dispose de 3 000 hommes, car Blücher a quitté la ville : un bref combat débouche sur une débandade russe, par l'est et le sud. Ceux qui fuient vers Marnaval sont poursuivis par la cavalerie française, dont ils tuent un colonel ; à onze heures, les Français sont maîtres de la place et ont fait une centaine de prisonniers. Coignet écrira dans ses cahiers : « Ce n'était pas un combat, mais une vraie bataille des plus acharnées. Cette ville fut massacrée par la

fusillade..., l'on pouvait compter dans les fermetures des portes et contrevents des milliers de balles..., les arbres d'une petite place en étaient criblés..., toutes les maisons pillées. Ils perdirent beaucoup de monde (l'ennemi) et furent obligés de se retirer. »

Après le combat, l'empereur fait son entrée dans la ville où il est accueilli, semble-t-il, avec enthousiasme. Le maire, Varnier-Cournon, le loge chez lui dans la nuit du 27 au 28 ; date à laquelle Napoléon quitte la ville pour se porter sur Brienne, où s'est posté Blücher. Du coup, la division du corps Marmont, laissée dans la ville, doit l'abandonner, le 29, face à deux corps d'armée adverses venant de Joinville et de Ligny-en-Barrois. La ville retombe alors aux mains de l'ennemi et va connaître une innommable occupation, qui durera 52 jours, dans des conditions extrêmement dures ainsi qu'en atteste le nombre de morts exceptionnel (15 à 16, en moyenne et par jour).

Le 22 mars, un fait d'armes audacieux rend la ville aux Français : un jeune général de 35 ans, Hippolyte de Rosnyvinen, charge dans les rues de Saint-Dizier à la tête de ses 400 hussards et vient à bout de deux bataillons prussiens qui surveillaient un convoi du train. Il y fait 800 prisonniers russes et prussiens, récupère 500 chevaux et 400 voitures ; dès le soir, l'empereur entre dans la ville, où toutes les maisons ont été illuminées pour le recevoir.

Napoléon, qui a livré une bataille indécise à Arcis-sur-Aube la veille, entend revenir dans la région pour prendre l'ennemi par ses arrières. Or, l'adversaire décide de marcher sur Paris, mais envoie vers Saint-Dizier un corps d'armée de 11 000 hommes (dont 8 100 cavaliers), dirigé par le maréchal russe Wintzingerode, afin de tromper l'empereur en lui laissant croire que l'ensemble des armées coalisées s'est lancé contre lui.

Le 25 mars 1814, une escarmouche a donc lieu avec l'arrière-garde française à Hoéricourt. Et Napoléon, dont les armées marchaient vers Doulevant, décide de faire volte-face et d'affronter l'ennemie.

Mais, la bataille décisive se tient le 26 mars...

L'armée impériale regagne Saint-Dizier par la route de Wassy et rejette les cosaques de l'autre côté de la Marne. La bataille est brève, à peine trois heures : les coalisés sont attaqués de trois côtés à la fois et..., se repliant rapidement vers Vitry et Bar-le-Duc, sont pourchassés par le 7^e corps d'Oudinot (Barrois d'origine).

La victoire est incontestable, et renforce le moral de l'armée : près de 500 ennemis ont été tués, 2 000 autres faits prisonniers et 18 canons sont pris à Wintzingerode.

Préambule.

Cependant, cette victoire marque en réalité une défaite : l'empereur n'a battu qu'un vulgaire corps d'armée et..., pendant ce temps, les armées coalisées approchent à grands pas de Paris...

Lorsqu'il quitte Saint-Dizier, le 29 mars : la stratégie de l'ennemi a réussi ; la chute de la capitale entraîne son abdication, fermant ainsi l'épisode napoléonien. Du moins pour un temps, puisque l'année 1815 voit la période des Cent-Jours.

Premier terrain d'aviation...

C'est le 11 août 1910 qu'a lieu le tout premier atterrissage à Saint-Dizier : opération rudimentaire, il est vrai, puisque l'avion (un biplan Farman) s'est posé dans un champ à l'occasion d'une « course » organisée par le journal le Matin (dite « circuit de l'Est »). L'appareil est piloté par le lieutenant Fréquant, qui est accompagné du capitaine Mary en tant qu'observateur.

L'armée s'intéresse en effet de près à l'aviation, comme moyen de reconnaissance. Intérêt qui influe d'autant plus sur Saint-Dizier, que la ville se trouve sur le chemin de la Lorraine : les aviateurs militaires qui gagnent cette région suivent en général la nationale 4. Cependant, la fiabilité des appareils étant toute relative, il arrive assez fréquemment qu'ils soient contraints de se poser en catastrophe dans les champs et... l'idée se fait jour, rapidement, d'un terrain d'atterrissage adapté.

En 1912 se constitue le Comité bragard d'aviation militaire, qui a pour but de réunir les fonds nécessaires à l'acquisition d'un appareil, dont il serait fait don à l'armée. Il est animé par deux proches du maire (le docteur Mougeot), Albert Godard et André Brulliard. Toutefois, quelque temps après, le Comité juge plus intéressant et utile le projet de construction d'un terrain d'atterrissage, dont l'absence notoire, on l'a vu, se fait cruellement sentir.

L'aviateur Védrines, qui a préalablement reconnu les environs de Saint-Dizier, juge que les parcelles situées sur la plaine du Robinson sont parfaitement adaptées à l'établissement du futur terrain et..., en 1913, celui-ci est inauguré : il comprend une station d'atterrissage, mais aussi un hangar, dont le cahier des charges a été défini par le Ministère de la Guerre.

En 1914, le Comité national d'aviation militaire baptise un de ses appareils « Ville de Saint-Dizier » afin de remercier le Comité Bragard de ses efforts. Construit en 1913, le terrain est appelé à jouer un rôle important au cours du conflit de 1914-1918 : il est ainsi utilisé comme base arrière des opérations aériennes, et de nombreux appareils viennent

s'y ravitailler ou y subir des réparations ; il prend également livraison d'appareils neufs livrés par le rail par la bretelle ferroviaire qui le dessert.

À partir de 1918, le terrain sert de base à des opérations de bombardement et... accueille les aviateurs américains, d'où les agrandissements réalisés.

Toutefois : l'aviation militaire abandonne le terrain en 1919 ; et la ville reçoit la Médaille militaire, pour le rôle de Robinson pendant le conflit, en 1921.

Dans les années 30, l'aviation civile utilise le terrain : l'aéro-club haut-marnais est créé en 1929, et suscite des manifestations aériennes très populaires, comme celle de 1930, qui attirera 10 000 spectateurs, ou celle de 1934 où la patrouille Blériot tiendra un gala aérien. La même année, le terrain est ouvert à la circulation aérienne.

L'ancien pilote militaire André Aubry préside aux destinées de l'aéro-club bragard, qui commence à fonctionner en 1935. En 1936, une section d'aviation populaire est aussi créée, sous l'impulsion nationale du ministre Pierre Cot : elle forme près de 150 jeunes gens, comme mécaniciens ou pilotes, entre 1937 et 1939.

Ces activités cessent avec la déclaration de guerre de septembre 1939, après laquelle des troupes ennemies occupent immédiatement le terrain de Robinson.

Pendant quelques mois, la base accueille un hôte de marque, qui lui laissera son nom : Antoine de Saint-Exupéry arrive à Saint-Dizier le 2 décembre 1930, et y reste jusqu'au mois de mai 1940. C'est à Saint-Dizier que l'écrivain apprend la réception de l'honorable prix de l'Académie française pour *Terre des hommes* ; ce qui lui vaut quelques visites prestigieuses, comme celle de son ami Joseph Kessel.

La « Drôle de guerre » prend fin brutalement le 10 mai 1940 lors de l'offensive, éclairée, de l'Allemagne, qui prend la France en quelques semaines...

Le 14 juin, le terrain est occupé après avoir été évacué par les Français, qui ont toutefois mis le feu aux réserves d'essence.

Les nouveaux occupants (allemands) utilisent bien évidemment le terrain d'aviation, qu'ils développent encore ; car, il sert de base avant à des missions d'interception des bombardiers alliés (les Anglais), allant bombarder l'Allemagne.

L'aérodrome est donc bombardé par les alliés (anglo-américains), ce qui entraîne d'importants dommages chez les populations : dans la nuit du 24 mars 1944, un gros « raid » (bombardement) allié provoque

Préambule.

d'importants dégâts matériels aux alentours (Hoéricourt, Valcourt, Saint-Dizier) ; il fait huit morts et vingt blessés civils.

Lorsque les alliés prennent enfin possession du terrain d'aviation, en 1944, celui-ci est un vrai champ de ruines. Mais il est rapidement remis en service et utilisé, durant les six derniers mois de la guerre ; voyant par exemple atterrir et redécoller les avions de la fameuse escadrille Normandie-Niemen en juin 1945.

La base connaît alors un regain d'activité, en étant mise aux normes de l'OTAN, dont elle devient base permanente en 1951.

L'année suivante, elle prend le nom de son hôte d'avant-guerre et devient la B.A. 113 Antoine de Saint-Exupéry. La sortie de la France de l'OTAN l'amène à une nouvelle reconversion en 1965 : elle accueille alors les FAS (Forces Aériennes Stratégiques) équipées de bombardiers nucléaires Mirage IV.

Dans les années 60, la base accueillera régulièrement un hôte de marque : le général de Gaulle, qui s'y rend en hélicoptère avant de gagner sa demeure, située à Colombey-les-Deux-Églises, en voiture.

Le 29 mai 1968 (quatre ans avant que j'y pose mes pieds), l'avion du général de Gaulle atterrit sur la base, au plus fort de la crise sociale : il en repart, incognito, rencontrer en Allemagne le général Massu.

En 1973 (l'année de mon départ), la base accueille la septième escadre de chasse, équipée du tout nouveau chasseur franco-britannique Jaguar, qui sera remplacé prochainement (2006-2007) par le Rafale, faisant ainsi de la B.A. 113 la dernière base à recueillir le Jaguar et la première à accueillir le Rafale.

L'aventure Miko...

Très connue pour son activité industrielle, et en particulier métallurgique, Saint-Dizier a également été le berceau de Miko.

Tout commence en 1905 lorsque Luis Ortiz quitte son Espagne natale pour aller chercher, en France, de meilleures conditions de travail : vendeur de crèmes glacées et de marrons, la fortune lui sourit, assez vite, pour qu'il amasse un peu d'argent et développe son activité.

Après la Première Guerre mondiale, Luis Ortiz vient s'installer avec les siens à Saint-Dizier, suite à un périple dans l'est de la France qui l'a mené à Ligny-en-Barrois, Troyes, Verdun et Bar-le-Duc : il s'y fait connaître en proposant sa production sur les marchés, dans les fêtes de la région ou simplement à la sortie des cinémas.

Le fameux slogan publicitaire « demandez Miko », n'est pas encore à l'ordre du jour (le nom n'étant pas déposé).

En 1934, l'entreprise est équipée de triporteurs³, qui suscitent l'admiration curieuse des Bragards lors de leur exposition sur la place d'Armes.

À partir de 1936, l'affaire connaît un développement accentué, qui accompagne celui des loisirs comme, bien sûr, le cinéma, qui est présent à Saint-Dizier à travers un réseau qui comprend jusqu'à cinq salles.

En 1943, l'entreprise familiale devient une véritable société, dont la production augmente avec l'arrivée massive des soldats américains à la Libération.

C'est en 1951 que l'affaire prend le nom qui restera le sien, ainsi que son célèbre logo (l'esquimau). Le nom Miko viendrait, tout « bêtement », de celui du fox-terrier de l'un des dirigeants de l'affaire.

La production prend alors un essor considérable, et Miko accompagne celui-ci de démarches publicitaires souvent audacieuses : comme ce numéro de « Lui » (journal érotique), réalisé dans les années 70 à l'occasion d'une campagne reposant entièrement sur l'unique utilisation de jolis mannequins, très légèrement vêtus (ce fut assez osé, mais prolifique...)

Aujourd'hui, propriété du groupe Unilever, Miko est resté sur le lieu des débuts de son succès, avec un site de production dans la zone des Trois Fontaines.

Création du Vert-Bois en 1952...

Après la guerre, la population de Saint-Dizier s'élève à près de 20 000 habitants, et connaît une expansion continue, pour atteindre les 25 000 en 1954 et près de 40 000 en 1975 : l'industrie, une grosse consommatrice de main-d'œuvre, explique par son développement cette augmentation spectaculaire de la population, qui pose de manière particulièrement aiguë le problème fatidique du logement, d'autant que la ville ne bénéficie toujours pas d'infrastructures de qualité ; son réseau électrique et hydraulique est désuet, et ne répond pas à la demande croissante de la population.

C'est ce constat qui conduit à une réflexion sur les moyens à remédier à une véritable crise du logement et à mettre, en place, des infrastructures le plus rapidement possible : un office de HLM est ainsi créé, dès 1948, à Saint-Dizier.

³ Un tricycle qui inspirera, bien des années plus tard (1957), au réalisateur et au scénariste Jack Pinoteau, le film du même nom (le Triporteur) avec : Darry Cowl, Béatrice Altariba, Jean-Claude Brial, Pierre Mondy, Roger Carel...

Préambule.

Pour donner une idée de l'ampleur de la tâche qu'il doit accomplir, on peut citer un chiffre révélateur : en 1953, près de 56 % des logements bragards remontent à une date antérieure à 1914.

La plaquette journalistique, éditée à l'occasion de la construction du Vert-Bois, même si elle force le trait dans un but évident (elle a pour but de vanter la ville nouvelle), donne une description éloquente de l'état de la ville : « Étirée le long des routes nationales, l'agglomération est banale, triste, laide même. Néanmoins, la vie y est intense et les manifestations extérieures de l'activité y sont multiples. Ce sont les Voyottes⁴ qui expriment le mieux, peut-être, le caractère de la ville. Les constructions sont en torchis, malsaines, exiguës : elles abritent des familles, entassées à sept dans une seule pièce ; elles ne voient jamais le soleil et ne parviennent pas à donner l'illusion du confort malgré la coquetterie touchante de leurs habitants qui, comme par défi, mettent des plantes ou jardinières de fleurs sur leurs façades et des rideaux à leurs fenêtres [...] »

Edgar Pisani, qui est alors préfet de la Haute-Marne, est partisan de la solution de la ville nouvelle : l'homme est dynamique, il est devenu le plus jeune préfet de France d'après-guerre, et il entend mener ce nouveau projet rapidement. Ainsi, le site du Vert-Bois, qui avait été rejeté dans un premier temps, car nécessitant de coûteux travaux de raccordement aux divers réseaux, est finalement retenu pour la construction de la ville nouvelle, d'autant que le premier « dessein » (projet) se situait à proximité de la bruyante base aérienne. L'enjeu paraît de taille, puisque le but capital est historiquement classifié comme la « première ville nouvelle » de France (sous-entendu premières HLM).

Les travaux commencent en 1953. Au final, il est prévu pour recevoir 30 000 personnes, soit un doublement de la capacité d'accueil de Saint-Dizier.

Une petite partie du futur quartier est réservée pour l'accueil des familles de militaires de la base, toute proche.

Dès l'année 1954, 64 logements sont, pour ainsi dire, achevés au Vert-Bois et..., en 1955, 1 000 logements, au total, sont définitivement terminés.

Fait étonnant, l'absence relative de commerces était voulue, ceci afin d'éviter, selon les promoteurs du projet, une scission de Saint-Dizier en

⁴ Partant de la Grand-rue, cachées derrière un immeuble et comme protégées par une porte cochère, les Voyottes sont des ruelles étroites, sales, malodorantes et surpeuplées. L'on peut, d'une fenêtre et en tendant le bras, prendre la main de son voisin d'en face.

forçant les habitants de la ville « nouvelle » à faire leurs achats dans la « vieille » ville. La construction de cet ensemble impressionnant se poursuivra jusque dans les années 70.

Si le projet a, depuis, avoué ses faiblesses, il faut souligner qu'il répondait, dans le contexte de l'époque, à de réels besoins, suscitant un certain enthousiasme de la plupart de ses habitants pour ne pas dire tous, dont certains découvraient, littéralement et pour la première fois, l'eau à domicile, voire l'électricité domestique.

Rien ne saurait mieux résumer l'idée des concepteurs du Vert-Bois que les mots de la fameuse plaquette, éditée en 1952, pour promouvoir le projet :

« L'homme aura sa meilleure part d'air, de lumière, de vision, de verdure, de commodité, mais aussi d'un "certain isolement", puisque les constructions représentent seulement le sixième des surfaces totales ; alors que dans le même temps, la densité sera, en fait, quatre fois plus importante que dans la ville toute proche [...] »

En 1978, l'avis d'une journaliste conduit toutefois à nuancer sérieusement la réussite du projet : « Une cité ouvrière ? Rien qu'un centre de transit. Un quartier, pourtant, qui n'en est pas un : sans monument aux morts, sans café ou commerce ; un semis de HLM, coupé du vieux Saint-Dizier par le canal et la route nationale. Le Vert-Bois, une ville nouvelle ? »

Le bilan du Vert-Bois est mitigé, mais il ne doit pas faire oublier la nouveauté du projet à l'époque de son lancement, ainsi que la réponse concrète qu'il apportait à de réels problèmes de logement et de salubrité. « C'est toujours d'actualité en 2007 ! »

[2] Située un peu plus dans le nord-est de la France, en Lorraine, la ville de *Bar-le-Duc* est le chef-lieu du département de la Meuse : elle est arrosée par l'Ornain.

Peu industrialisée, la ville a essentiellement un rôle de centre administratif et de services pour les campagnes avoisinantes...

Bar-le-Duc nous permet de visiter, comme simple curiosité, son église Saint-Étienne, du ^{XV}^e siècle, qui abrite une statue funéraire réalisée par le sculpteur Ligier Richier : cette statue à l'aspect d'un squelette aux chairs pendantes, offrant son cœur à Dieu.

La ville haute forme un ensemble architectural des ^{XVI}^e, ^{XVII}^e et ^{XVIII}^e siècles, exposant les façades des belles demeures aristocratiques.

La ville fut la capitale du duché de Bar (ou Barrois), dépendance pour partie du royaume de France et pour partie du duché de Lorraine : le

Préambule.

Barrois fut réuni à la France en 1766 à la mort du dernier duc de Lorraine (Stanislas Leszczyński).

Bar-le-Duc fut, durant la Première Guerre mondiale, le point de départ de la « Voie sacrée », nom donné pendant la terrible bataille de Verdun (1916) à la seule route de ravitaillement entre Bar-le-Duc et Verdun.

Bar-le-Duc est aussi, en dehors des anonymes, la patrie de Raymond Poincaré (1860-1934).

Plantons le décor...

J'étais, au volant de ma Ford Taunus GXL de 2,6 l, escorté de trois gais lurons : nous allions fêter la « Quille, bordel », ma « Quille ».

Je n'avais pas daigné prolonger mon contrat avec l'armée de l'air, car les perspectives d'avenir, mais surtout d'enrichissement personnel, ne me convenaient plus. C'est donc avec les sous-officiers D..., R..., et W... que je partais arroser mon départ dans une agréable boîte de nuit de Bar-le-Duc. La soirée promettait de franches réjouissances et, peut-être aussi, des moments incongrus ou surprenants...

Jusqu'à une heure trente du matin nous dansâmes, mais surtout vidâmes une demi-douzaine de bouteilles de champagne entrecoupées, de temps en temps, de verres de whisky, le tout, en compagnie de plusieurs et très charmantes jeunes femmes qui se relayaient autour de la table. « À cette époque, les annonces moralisatrices sur l'alcool n'avaient pas encore montré le bout du nez, laissant les gens irresponsables accomplir, parfois, des choses que nous qualifions, et à juste titre aujourd'hui, d'inconcevables. »

Soudain, D... se leva de son siège et, se penchant vers moi, il me susurra à l'oreille de finir la nuit chez notre chef de service, un dénommé Le T..., d'origine bretonne, et installé, avec sa petite famille (une femme et deux filles), à quelques kilomètres sur la route du retour (au Vert-Bois).

Un quart d'heure plus tard, nous levâmes le camp non sans avoir demandé aux deux dernières jeunes filles qui nous tenaient compagnie depuis déjà un bon moment, de bien vouloir nous accompagner « — chez un ami », leur dis-je.

C'est donc à six, et après un court voyage de vingt-cinq kilomètres, que nous sonnâmes à la porte de notre adjudant-chef et de sa petite famille.

Durant les quinze minutes que dura le parcours, les deux gaillards qui se trouvaient à l'arrière du véhicule s'employèrent à entreprendre la

jeune femme assise sur leurs genoux. C'est à moitié nue, sa petite culotte dans la poche du pantalon de W..., qu'elle descendit, arrivée à destination, de la voiture.

Toujours pendant le trajet, mon compagnon direct, assis sur le siège passager à l'avant, ne resta pas un instant amorphe. Les galipettes et les intonations de voix, spécialement érotiques, qui nous parvenaient de l'arrière lui firent entreprendre la jeune fille assise sur ses cuisses. La coquine se laissa faire et..., trois minutes après, elle offrit l'entrée de sa vulve et son canal vaginal au dard en érection de ce nouveau *puntillero*.

La situation devint cocasse, même dangereuse, lorsqu'elle entama et prolongea cet échange sexuel par une ouverture de braguette ultrarapide, sur ma personne, happant au passage mon « bistouquet », physiologiquement consistant et au paroxysme de son développement. Elle l'inséra tout entier en sa bouche gourmande : je crois bien qu'il ne fallut pas longtemps pour jouir, tous les trois, de concert.

C'est avec une humeur gaillarde, euphorique, et la tête dans les étoiles que nous franchîmes le seuil et la porte du logement de notre chef, qui ne fut pas le moins du monde surpris de notre visite très tardive. La pendule de son salon indiquait 2 h 20', en cette nuit de folies. Il se doutait bien que nous allions venir fêter mon départ, en vieux briscard qu'il était, mais aussi en fêtard inconditionnel et incontournable qu'il demeurerait. De toutes les façons, il m'en aurait voulu le lundi matin, le jour de mon départ, de ne pas être passé par chez lui. Il m'en a voulu toutefois, mais pour une autre et indécente aventure qui... se déroula, chez lui, pendant la nuit...

Son épouse et ses deux filles, à demi éveillées et que je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer, se joignirent à nous, malgré l'heure tardive, dans la salle à manger.

Elles nous apportèrent un « semblant » (je dis cela, parce que je suis originaire du Périgord) de *Tourin*⁵, de quoi nous restaurer, pendant que le

⁵ Soupe à l'ail ou tourin blanchi : cette recette, qui nous vient du Périgord, a le plaisir d'une bonne et belle soupe, que n'aurait pas dédaigné Henri IV, tant il aimait l'ail sous toutes ses formes. Ne dit-on pas que son père lui frottait les lèvres avec des gousses d'ail, quand il était bébé, pour le fortifier.

Préparation : faites bouillir 2 litres d'eau salée. Dans une poêle, mettez une cuillère à soupe de graisse d'oie. Y faire dorer sans roussir les gousses d'ail épluchées. Versez, le tout dans l'eau bouillante. Salez, poivrez, laissez bouillir 15 minutes. Ajoutez les blancs d'œufs dans le bouillon. Hors du feu, battez les jaunes avec le vinaigre. Les mélanger à la soupe. Versez le potage sur des tranches de pain rassis, laissez tremper et servez chaud. « Bon appétit ! »

Préambule.

chef, parti quelques instants dans sa cave, nous remonta deux ou trois bonnes bouteilles de vin : la fin de nuit s'annonçait encore plus festive que je n'eusse espéré...

Une heure plus tard, un bon café nous fut servi, accompagné, comme il se doit, d'un digestif aux accents étrangers dont l'un de mes trois camarades goûta avec *grandiloquence* (dans le sens d'affection, non d'affectation), reconnaissant au passage à ce breuvage autrichien des vertus aphrodisiaques qui firent éclater de rire l'assistance. Toujours est-il qu'une demi-heure plus tard, il se libérait, dans un mélange de douleurs et de couleurs, devant la porte d'entrée et dans le caniveau, du contenu et presque du contenant (tripes et boyaux), alors que la température extérieure en cette nuit de début avril avoisinait presque le zéro degré (2° Celsius). C'est... malade comme un chien, que nous l'étendions sur le canapé du salon, un quart d'heure après son escapade pathologique.

Le T..., ou peut-être son épouse, nous avait mis de la musique : l'ambiance commençait à se survolter dans ce pavillon de banlieue, heureusement assez éloigné des autres, dans le quartier nord de Saint-Dizier.

Quatre couples s'étaient rapidement formés au gré des morceaux de musique diffusés par la chaîne stéréo du salon, dont la sonorité ne déranger pas les conduits auditifs de notre copain malade, désormais endormi et heureux comme un loir. De mon côté, c'est à moitié conscient que j'ai fini par remarquer la fille aînée de mon chef adoré, une jolie brune aux rondeurs déjà bien avancées pour ses dix-huit ans, tout juste passés, et qui me fit l'amabilité d'accepter mon invitation à danser...

Au bout d'un petit moment, et au rythme de la musique que nous délivrait un slow langoureux, je l'entraînais, petit à petit, vers un coin du salon, une sorte de bibliothèque où l'obscurité semblait offrir plus de tranquillité...

Grisé par l'alcool et la musique, je me laissais guider par ma libido et entamais les préliminaires, comme si j'étais sur le point de faire l'amour.

La demoiselle ne s'offusqua nullement de mon comportement, bien au contraire. Elle se laissa glisser, capricieuse et consentante, dans des frasques que la morale réprime, mais surtout dont le manque de savoir-vivre, dans la situation présente, venait cruellement de me faire défaut. Ensuite, ce furent de longs et fougueux baisers qui vinrent s'intercaler entre des attouchements, bien précis, orchestrés par des mains baladeuses.

Je ne me posais plus de questions.

D'ailleurs, en étais-je capable dans mon état ?

Virginie, tel était son prénom, m'entraîna, dans de petits pas et en reculant, quelques instants plus tard, vers le fond du couloir. Elle poussa, d'un talon de pied (ses mains étant occupées ailleurs), une porte restée entr'ouverte ; c'était la porte de sa chambre...

À peine le temps de le dire et je me retrouvais nu, comme un ver et en sa compagnie, sous la couette de son petit lit douillet. Je crois bien que je lui fis l'amour à plusieurs reprises, toujours aussi inconscient de la situation. La bougresse ne s'en laissa pas compter et mit une ardeur débordante durant l'acte sexuel, dont je ne m'interrogeais même pas sur cette émancipation étonnante.

« Il faut dire que je venais d'avoir vingt-quatre ans et..., que l'incontrôlable et présente fougue l'emportait résolument sur le convenablement correct. »

Sans savoir exactement le temps qui venait de s'écouler, nous regagnâmes la salle à manger où les toujours bruyants invités continuaient les festivités dans une cacophonie indescriptible : je ne priais même pas pour que notre absence soit plus ou moins passée inaperçue, et je ne vérifiais pas davantage, sur les visages rubiconds et enjoués des convives, le moindre signe interrogateur dès que nous posâmes nos fesses sur le sofa...

Le jour se levait, en ce dimanche 8 avril, lorsque nous rentrâmes à la base aérienne où le garde de service se précipita, pour lever la barrière, lorsqu'il reconnut le bolide qui pointait son museau jaune au bout de l'allée : notre retour coïncidait avec la fin de son quart. Huit heures venaient de s'écouler à l'horloge du temps.

« Il me faudra bien la totalité de ce dernier jour pour récupérer de cette nuit et pour me présenter, frais et dispos, lundi, à la remise de mon paquetage au magasin des fournitures de la base », pensais-je.

Un ultime pot fut organisé au Mess alerte, réservé spécialement à notre unité...

C'est là que je disais adieu à sept années de ma vie, passées à la Défense militaire de mon pays. Le Colonel, commandant la base, me remit un certificat de bonne conduite et me remercia de mes bons et loyaux services au sein de la grande *muette* (famille de l'armée), en me souhaitant bonne chance pour la suite de ma carrière professionnelle. S'il avait su que ma décision de partir s'était jouée sur un coup d'intuition et non sur une réflexion mûrement réfléchie, il aurait, sans nul doute, essayé de me retenir, tant il avait espoir que je ferais un éminent collaborateur dans son escadrille. D'autant plus que je venais de passer, avec brio, le

Préambule.

concours d'entrée à l'école d'officier de l'armée de l'air. Cependant, je crains que bon nombre de personnes en soient restées coites, tout de suite après mon départ : cela n'était, a fortiori, plus leur problème.

C'est, au dernier moment, que Le T... me prit à part pour m'interroger sur un truc, qui le turlupinait depuis l'avant-veille...

J'observais vite, dès que la conversation convergea sur sa fille aînée, que cela devait avoir un rapport étroit avec la soirée passée chez lui. Je devinais, d'après les questions embarrassantes qu'il me posa, qu'un inévitable doute l'avait envahi ce soir-là. Ce n'est qu'après avoir compris, qu'il n'avait pas pu être informé par sa propre fille, que je tins à le rassurer sur une éventuelle et incongrue liaison avec Virginie, en lui mentant effrontément. En fait, j'avais beaucoup plus peur de représailles vis-à-vis d'elle que d'une engueulade méritée sur ma personne. Pourtant, durant cet entretien, je m'invectivais intérieurement à ne pas avoir été honnête avec lui, mais aussi avec moi-même. Une chose était sûre : la mignonne ne pouvait certes plus prétendre au titre de *rosière* ; car sa vertu disparut !

Je me suis longuement interrogé sur la route de mon nouvel exode, en quittant mes anciens compagnons, sur mon comportement bizarre de ces derniers jours. Or cela se dilua, lentement et progressivement, pendant les 750 kilomètres qui me séparaient de ma famille domiciliée à Bordeaux.

Il n'empêche pas qu'il me soit resté un profond ressentiment pour que ce souvenir refasse subitement surface, dans ces premières lignes consacrées à ce deuxième roman autobiographique.

DEPART.

Je portais un dernier regard sur le rétroviseur intérieur de la Ford : je vis le bras mobile de la barrière du poste de garde se baisser, accompagné du salut amical du chef de SIR (Section intervention rapide), auquel j'avais remis un exemplaire de ma levée d'incorporation. Ce groupe était chargé de la sécurité de la base et de coordonner les secours en cas de crash d'avion ou d'une hypothétique attaque militaire ou terroriste.

« Au revoir *Terre des hommes* ! Au revoir *Le petit prince* ! »

Environ 45 kilomètres me séparaient de la première ville, *Brienne-le-Château* (1), sur mon itinéraire fétiche (surnommé, par moi, les « douze étapes » d'Hercule), sans entrer dans la mythologie gréco-romaine, que j'eusse emprunté à six ou sept reprises durant ces dix derniers mois.

1. Capitale du Nord-est aubois, Brienne-le-Château se situe au carrefour des Trois Grands Lacs et du Parc Naturel Régional de la Forêt d'Orient (PNRFO).

Cette petite ville, d'environ 3 500 habitants, est assez remarquable par son magnifique château qui surplombe la localité et la région, mais elle doit sa célébrité au séjour de Napoléon, dans sa jeunesse, à l'École militaire et aux batailles qu'il y livra en 1814.

Déjà, en l'an 50 av. J.-C., Jules César mentionne les Brannovics dans ses *Commentaires*. Le déferlement des Alamans en 451, la destruction du château fort par les Normands en 951, puis la guerre de Cent Ans et le pillage de la ville par les troupes d'Édouard III (1312-1377), roi d'Angleterre, ont laissé à cette commune un passé chargé d'histoire.

Cette ville est née sous le nom de Brienne...

Les historiens s'accordent pour reconnaître son existence à l'époque gauloise.

Dès les premiers temps de la monarchie, Brienne prend le titre de Comté et figure parmi les villes les plus importantes du royaume de Charles II le Chauve (823-877).

Cinq familles ont possédé le comté de Brienne :

Les familles de Brienne, d'Enghien, de Luxembourg, de Loménie et de Bauffremont. La famille de Loménie développa la région et amena à Brienne la prospérité, entre les XVI^e et XVIII^e siècles.

Durant cette période, deux faits importants marqueront l'Histoire : le passage de Napoléon 1^{er} à l'École militaire (1779-1784), dont il sortit avec le grade de lieutenant d'artillerie ; les batailles des 29 janvier et 1^{er} février 1814, qui marquèrent la fin de la Campagne de France.

Le 15 juin 1940, elle fut détruite en grande partie par un terrible incendie.

Après quelques années, vouées essentiellement à sa reconstruction, à l'amélioration et au modernisme, Brienne-le-Château prit l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui.

Depuis le 26 mai 1979, Brienne a été jumelée avec Riedstadt (en Allemagne), petite ville du land de Saxe-Anhalt.

Les armes de la ville.

Elles sont d'un bleu azur semé de billettes d'or au lion du même brochant sur le tout, où l'écu est sommé d'une couronne murale.

Ces armes sont celles des divers comtes de Brienne qui de 950 à 1356 se sont succédé dans la cité ; un sceau de Gauthier IV en est la plus ancienne représentation. Un autre sceau de Gauthier, alors duc d'Athènes, comte de Brienne et de *Lecce* (en Italie), est également un écu (billeté au lion dans une rose gothique).

Cependant, aucun des grands ouvrages *héraldiques* ne donne d'Armes à la ville elle-même, qui utilise ce blason dans un cachet de la mairie.

Les personnages célèbres.

– Jean de Brienne.

Il est né en 1148 et mort en 1237. Descendant d'une des familles les plus anciennes et illustres de France, son nom est resté populaire.

Il devint roi de Jérusalem en 1210, puis empereur de Constantinople en 1229.

– Le Maréchal Valée Sylvain Valée.

Maréchal de France (1773-1846), né à Brienne-le-Château, il entra à l'École militaire de Brienne à l'âge de huit ans.

Il gravira tous les échelons de la hiérarchie militaire, jusqu'au grade de général de division obtenu en 1811, et Napoléon le fait comte en 1814. Après avoir pris part à de nombreuses campagnes, il commande la seconde expédition de Constantine décidé par Louis Philippe. On lui confie alors le commandement de l'artillerie et il est considéré comme :

Départ.

le « Premier artilleur de l'Europe » et, à la prise de cette cité, il est promu maréchal de France et gouverneur d'Algérie.

En 1866, la ville de Constantine lui érigea une statue, qui a été ramenée d'Algérie à Bienne en 1964 et qui se trouve actuellement place de la République.

– *Gabriel Bonvalot.*

Vous pourrez admirer le buste de Gabriel Bonvalot, né à Épagne (près de Bienne) en 1853 et mort à Paris en 1933. Ce grand explorateur de l'Asie Centrale, de 1880 à 1882, et du Tibet, de 1889 à 1890, a vécu à Bienne, dont il a été le maire de 1912 à 1920.

– *Charles Montigot.*

Plus connue pour ses héros et épopées militaires, Bienne a aussi vu naître deux grands peintres : Jules Aviat (1844-1931) et Charles Montigot, dont une rue de la ville porte aujourd'hui le nom. Ce dernier, fils et petit-fils de boulanger, est né en 1825. Remarqué pour ses dons de dessin et peinture, il fut dirigé vers l'atelier d'Édouard Manet (1832-1883). Installé à Paris, mais gardant des liens avec Bienne, il va faire une belle carrière de portraitiste, de peintre et de sculpteur. Ses œuvres sont présentes en France (Troyes, Nancy, Metz, Auxerre...), mais aussi à l'étranger (Boston, Anvers). Il finira sa vie à Dienville, où il mourut en 1900.

– *Pierre Baste.*

Au cimetière de Bienne se trouve la tombe du contre-amiral Pierre Baste.

Né en 1768, il fut fauché par un boulet russe lors de la bataille de Bienne, en 1814, où il commandait une brigade de la jeune garde rapprochée⁶ de l'Empereur.

Les Grands Lacs de la forêt d'Orient :

Ces lacs, qui sont aujourd'hui des espaces de loisirs, ont été créés pour réguler le débit de la Seine. Ce sont, avant tout, des « barrages-réservoirs » (voir la définition dans mon livre consacré à l'eau et intitulé *L'Eau – Julie ou une goutte de pluie*) réunissant les lacs de la forêt

⁶ Mais cette garde ne comportait pas que des soldats. Avant cette bataille, le Premier consul avait dans sa « garde rapprochée » un précieux secrétaire d'État Maret, et un secrétaire général des consuls Lagarde, maître des archives. Plus tard, son ancien condisciple de Bienne, Bourrienne, devint son secrétaire particulier et se rendit indispensable par son exceptionnelle mémoire. Le chef de l'État put ainsi décider de tout : des grandes orientations diplomatiques aux détails les plus infimes.

d'Orient au lac du Der : le pays des Grands Lacs est un espace privilégié, aux portes de Troyes et à 1 h 30' de Paris.

Chaque lac a ses spécificités :

- Le lac d'Orient est dédié à la voile ;
- Le lac du Temple est consacré à la nature et à la pêche ;
- Le lac Amance est le rendez-vous des sports de vitesse.

Les vestiges de la Voie romaine :

Ces voies romaines ont été établies par le dénommé Marcus Agrippa (général de l'empereur Octave Auguste) pour préparer la future invasion de la Bretagne, mais aussi celle de la Germanie ; permanentes et solidement construites, elles étaient destinées à relier Rome aux plus lointaines cités de l'empire.

La « Voie de l'Océan » [appelée ainsi par Strabon (géographe grec né à Amasya vers 58 av. J.-C. et mort entre 21 et 25)] partait de Lyon pour remonter jusqu'à Langres. De là, elle gagnait le nord-ouest du département de l'Aube. Arrivant de Bar-sur-Aube, elle passe par Dolancourt et, au nord, traverse toute la plaine alluviale de Brienne par la Rothière, Brienne-la-Vieille, Brienne-le-Château, Saint-Léger-sous-Brienne. Puis, elle croise Saint-Christophe-Dodinicourt et enfin Bétignicourt, d'où elle gagne la Marne.

La plupart de ces voies étaient encore en service au Moyen Âge. Cependant, de nos jours, elles peuvent toujours être utilisées comme chemins ruraux.

Continuons le voyage...

Depuis que j'ai passé Brienne, où durant cet hiver je fis la connaissance d'une jeune infirmière, rencontrée incidemment en boîte de nuit à Troyes et dont le souvenir coquin m'habite à nouveau, les 40 prochains kilomètres sont rapidement avalés : me voilà déjà rendu à Troyes (2).

2. Préfecture de l'Aube, Troyes est située sur la Seine...

La cité de la bonneterie depuis le XVI^e siècle, elle s'est diversifiée dans la construction mécanique, la fabrication de pneumatiques et l'imprimerie.

Elle a conservé de nombreux monuments de son passé dont : la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul, qui renferme les reliques du pape Urbain IV, né dans la ville vers 1200 ; l'église Sainte-Madeleine, l'une

Départ.

des plus anciennes de Troyes ; l'hôtel de Vauluisant, de style Renaissance, qui abrite le musée historique de Troyes et de la Champagne, ainsi que le musée de la Bonneterie. Capitale de la Champagne au Moyen Âge, la ville fut longtemps célèbre, dans toute l'Europe, pour ses deux foires annuelles.

Histoire :

Quelques découvertes à Troyes et dans ses alentours témoignent d'une grande occupation dès la préhistoire, notamment la présence de mégalithes, au nord-ouest du département. C'est avec les premières migrations celtes qu'une population plus stable va s'installer sur le site de Troyes et de tout le département : « les Tricasses ». Ils sont mentionnés au 1^{er} siècle av. J.-C. dans les écrits de géographes grecs (dont Strabon).

D'innombrables fouilles ont ainsi mis en évidence l'existence d'un habitat sur le site de Saint-Nizier. Il fut trouvé, sur le lieu-dit La Charme, des objets funéraires, visibles au musée Saint-Loup.

Au premier siècle, la cité celte des Tricasses devient « Augustobona », une vivante cité gallo-romaine qui occupe une situation stratégique : elle est le point de rencontre de plusieurs voies romaines, dont la voie Agrippa qui relie Milan à Boulogne.

Les vestiges de cette époque sont nombreux : des nécropoles (rue des Noës, site de Sainte-Jules, faubourg Saint-Jacques), des traces d'artisanat (sur la place Langevin, les Halles, quartier Chaillouet) ou bien encore des restes d'habitation (au quartier Chaillouet, site Lafra-Michelet, les Halles). Les résultats de ces fouilles sont partiellement exposés au musée Saint-Loup, mais également au milieu de constructions récentes sur le quai des Abattoirs. Très vite, Augustobona s'étend et se fortifie, avec la création de portes, dont celle de la Girouarde, située rue de la Cité, près de l'actuel Hôtel-Dieu.

Au III^e siècle de notre ère, alors que les invasions barbares débutent, la ville est renommée « Tricassium », puis « Trecae » deux siècles plus tard. À cette époque, Troyes semble prospère, si l'on en croit le trésor trouvé sur le site Chaillouet : une amphore à huile qui contient 102 kilos de pièces de monnaie.

Des incendies ravagent la ville, au 4^e siècle, lors des invasions germaniques. Témoin de ces invasions, l'historien romain Ammien Marcellin (332-400) raconte, dans ses écrits, l'approche de l'empereur Julien aux abords de la ville...

« Après avoir pris le repos *accoutumé* (habituel) avec sa troupe, il se dirigea vers les Tricasses. Ce mouvement ne s'opéra pas sans qu'on eût à essuyer plus d'une attaque de la part des barbares. D'abord, l'aspect de

ces masses irrégulières en imposait à Julien sur leur force réelle, et il se contentait de les observer en renforçant sa colonne sur les flancs. Mais parfois aussi, quand il avait l'avantage des hauteurs, il reprenait soudain l'offensive et culbutait, à la course, tout ce qui se trouvait devant lui : il ne fit dans ses engagements de prisonniers qu'un petit nombre, et ce fut la frayeur qui les lui livra. Tout ce qui eut la force de fuir échappa, sans peine, à la poursuite d'un corps si pesamment armé. Rassuré par ses premiers succès de pareilles rencontres, Julien parvint jusqu'aux Tricasses après mille dangers. Sa présence était si peu prévue, et tel était l'effroi qu'inspiraient les partis nombreux qui battaient le pays de toutes parts, que les portes ne s'ouvrirent, pour lui, qu'après une longue hésitation : il finit par faire halte dans cette ville, que le temps de laisser son monde reprendre haleine [...] »

L'évangélisation apporte à Troyes son tout premier évêché au IV^e siècle, et c'est l'évêque Saint-Loup qui, vers 451, sauve la ville de l'invasion de l'irascible Attila⁷ (405-453), roi des Huns, en se livrant comme otage : il revient à Troyes, y meurt en 479 et est inhumé sur le site de Saint-Martin-lès-Aires.

À la mort de Clovis, en 511, le royaume franc est partagé et la ville de Troyes fait partie de l'Austrasie, vaste territoire dirigé par Thierry 1^{er}, fils de Clovis.

Il faut attendre la fin du VI^e siècle pour voir la réconciliation entre les trois petits-fils de Clovis : elle a lieu sur la tombe de Saint-Loup, à Troyes.

En 581, Gallomagne, évêque de Troyes, rapporte de Lyon des reliques de Saint-Nizier, à l'origine de l'église du même nom. Puis, les édifices religieux se multiplient au VII^e siècle : les abbayes de Montier la Celle, de

⁷ Attila est surtout connu dans l'historiographie et dans la tradition chrétienne occidentale pour avoir été le *fléau de Dieu* : ce qui lui a conféré une image des plus sombres.

En réalité, ce fils du roi Moundzouk, souverain d'un des peuples les plus puissants de son temps, est devenu, aux yeux des Européens occidentaux, l'image emblématique du souverain guerrier nomade, se confondant dans l'imaginaire populaire avec les traits que l'on prêtera, plus tard, à Gengis Khan : un sanguinaire aimant la guerre et les pillages, par-dessus tout cruel et rusé.

Or, cette vision est en grande partie inexacte : non seulement les Huns d'Attila étaient un peuple turc qui accueillait de nombreux Germains en son sein, à tel point que ces derniers étaient largement majoritaires dans la coalition qui l'assistait lors de la bataille des « Champs catalauniques », mais aussi la cour d'Attila était sans doute l'une des plus raffinées de son temps, ayant repris nombre d'usages romains. Ça, c'est pour la légende... L'histoire vraie est à découvrir dans l'ouvrage d'Edina Bozoky.

Départ.

Notre-Dame aux Nonnains, de Saint-Quentin ; les églises Saint-Jean et Saint-Denis.

Après la courte vie d'un duché de Champagne, dont Troyes, Reims et Chalons font partie, la ville rejoint désormais l'empire de Charlemagne : son évêque Alcuin entreprend alors des réformes sur la réglementation de la vie religieuse.

Au milieu du IX^e siècle, la France est de nouveau partagée, et Troyes se retrouve dans le domaine dirigé par Charles II le Chauve. En 878, le roi Louis le Buègue est couronné à Troyes, en l'église Saint-Jean au Marché.

La ville est ravagée par des invasions normandes vers 890 et, malgré cela, continue son expansion : une première cathédrale s'élève ; un hôpital, Saint-Nicolas, est fondé à proximité ; on construit même à l'extérieur des murailles. C'est à cette époque, que se développent les premières activités commerciales.

La ville appartient au duché de Bourgogne au début du X^e siècle, et c'est en 956 qu'elle connaît son premier comte, Robert, le « très glorieux » comte de Champagne.

Lui succèdent Eudes le Grand et Thibault 1^{er}. Ce dernier dirigera la région pendant 52 ans. Les comtes vont permettre l'essor de la ville et, en particulier, des foires de Champagne, qui attireront des marchands de toute l'Europe. La ville continue toujours son expansion : l'église Saint-Nizier est construite, les faubourgs s'étendent au nord-est des remparts qui sont, eux aussi, agrandis (porte de Croncels). C'est sous le comte Hugues, le « Père des pauvres », que Hugues de Payns et Geoffroy de Saint-Omer créent le fameux ordre des Templiers, en 1118, jusqu'à son abolition définitive en 1312.

Le comte Henri 1^{er} le Libéral succède à son père Thibault II le Grand. Il devient le gendre du roi Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine en épousant leur fille Marie de France.

La première commune de Troyes naît, gérée par des « bourgeois » et un maire (vers 1190). Dès lors, de vastes travaux sont entrepris : agrandissement des remparts ; création de nouveaux canaux et construction d'un nouveau palais, pour les comtes, sur l'actuelle place du Préau. Les églises Sainte-Madeleine, Saint-Nicolas et Saint-Pantaléon sont aussi construites à cette époque. De nouvelles et grandes portes accueillent les marchands européens (Saint-Jacques et la porte du Beffroy notamment).

Le comte et sa femme permettent un essor artistique nouveau, avec Chrestien de Troyes, savants, artistes et théologiens. À la mort d'Henri

1^{er}, la comtesse Marie de France devient régente du comté pour treize années, jusqu'à sa mort en 1198.

La comtesse Blanche de Navarre, épouse de Thibault III, mort en 1201, assure la régence jusqu'à la majorité de son fils Thibault IV, en 1222. Ce comte, chansonnier, poète et musicien, finit de bâtir les remparts, qui vont donner à Troyes sa forme définitive de « bouchon de champagne » et protéger la ville contre les ennemis que ses diverses erreurs politiques font attirer au jeune comte. C'est à cette époque que la cathédrale est reconstruite, après l'incendie de 1188, pour ressembler à l'édifice que l'on connaît aujourd'hui. Des réformes modifient la gestion de la ville, qui est partiellement déléguée à treize « jurés », et les impôts deviennent moins arbitraires.

Après les courts règnes de Thibault V, mort en croisade, et d'Henri III, son frère, c'est de nouveau une femme qui gère les affaires du comté, Blanche d'Artois (1248-1302). C'est par le mariage en 1284 de sa fille Jeanne Ire de Navarre (1271-1305) avec le futur roi Philippe IV le Bel (1268-1314) que la Champagne se trouve finalement réunie au royaume de France.

Les quatre premières décennies du XIV^e siècle voient pas moins de cinq rois se succéder au trône de France et les libertés des habitants de la ville de Troyes, octroyées à l'époque des comtes, sont progressivement réduites pour intégrer totalement la ville au royaume.

Dès le début de la Guerre de Cent-Ans, la ville fortifie encore ses remparts et se prépare à « accueillir » les Anglais : des pieux de bois pointus, d'abord ; des murs de pierre, ensuite. Les impôts et charges se multiplient pour armer la ville.

En 1359, les Troyens libèrent Aix-en-Othe, Beaufort et Pont-sur-Seine des Anglais et des Navarrais, menés par un jeune évêque-soldat, Henri de Poitiers.

La ville finit le siècle très appauvri par les énormes dépenses de guerre : il s'ensuivra des émeutes, qui éclatent en 1381 contre les notables.

Aux hostilités franco-anglaises vient s'ajouter une nouvelle lutte : elle oppose Jean sans Peur, duc de Bourgogne, au roi Charles VI le Bien-aimé (1368-1422), puis le Fol, qui ne tarde pas à céder sa couronne ; le roi Henri V d'Angleterre (1387-1422) profite de ces querelles intestines pour faire avancer son armée.

En 1420, le traité de Troyes, que les rois Charles VI et Henri V jurent, sur tous les saints, de respecter, est signé dans la cathédrale de Troyes :

ce traité désigne le roi d'Angleterre comme héritier légitime de la couronne de France, aux dépens du dauphin Charles VII (1403-1461).

Mais ce dernier se déclare, malgré tout, roi de France en 1422 et..., le 23 février 1429, est rejoint par Jeanne d'Arc⁸ (1412-1431).

En juillet de l'an 1429, leurs troupes atteignent les remparts de Troyes : Jeanne brandit son étendard et dirige, sous les yeux effrayés des Troyens, les préparatifs de l'assaut. La ville se rend finalement avant la bataille : Jeanne et Charles VII entrent dans la ville le 10 juillet, et vont entendre la messe à la cathédrale.

Les inimitiés avec les Bourguignons placent la ville en état de guerre jusqu'au traité d'Arras en 1435, date à laquelle Troyes reprend ses activités marchandes, forte des nouveaux privilèges et des nouveaux droits octroyés par le roi Charles VII en remerciement de la reddition sans combat de la ville.

Seulement, dès l'avènement de Louis XI en 1461, ce dernier amende ces privilèges et renforce le contrôle de la couronne sur la ville, jusqu'à la fin de son règne en 1483. Cette même année, Jean de Marisy devient le premier maire de Troyes.

La paix des premières années du XVI^e siècle permet à Troyes de retrouver de sa superbe et de sa prospérité : commerce et artisanat se développent (textile, tannerie, papèterie) ; les fortifications sont remises en état. On compte maintenant trois médecins pour soigner une population grandissante, qui fait de la ville la cinquième du royaume sous le règne de François 1^{er}. Les foires, elles aussi, se multiplient : à celles de janvier et d'août, s'ajoutent, en 1510 et 1521, celles de mai et d'octobre. Les arts ne sont pas oubliés dans cette « renaissance » de la ville et c'est la grande époque de l'école de sculpture champenoise.

Le 24 mai 1524, un terrible et gigantesque incendie détruit 1 500 habitations dans le quartier du Beffroy et de Croncels. C'est l'occasion pour la ville d'adopter un urbanisme plus moderne, avec des rues plus alignées et moins étroites. La rapidité, avec laquelle on reconstruit certains quartiers, témoigne de la prospérité relative de la ville. À l'époque de l'incendie : « *La cité est garnie sans diffames/De pain, et vin, et de bonne eau qui stille/Riches marchands font qu'elle est*

⁸ Jeanne d'Arc a inspiré de nombreuses œuvres littéraires, en particulier le poème de Christine de Pisan (*Ditié de Jeanne d'Arc*, 1429), la tragédie de Schiller (*la Pucelle d'Orléans*, 1801), la trilogie dramatique *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy (1897), la *Sainte-Jeanne* de G. B. Shaw (1926), l'*Alouette* de Jean Anouilh (1953) et *Jeanne au bûcher*, oratorio de Paul Claudel, musique d'Arthur Honegger (1937)...